

ENTRÉE DE JEU

Inutile d'essayer de me remémorer, en ce jour de Pentecôte 1995, depuis combien de temps les éditeurs les plus divers avaient essayé de me soutirer ce qui pourrait de ma part constituer des Mémoires. Si j'em ploie le terme dépréciatif de « sous-tirer », c'est parce que, en la circonstance, on a longtemps cru bon de me faire miroiter que je n'aurais, somme toute, presque rien à faire : on se chargeait de confier à un interviewer bien choisi le soin de me faire accoucher sans douleur.

Comme si, après avoir régulièrement usé de l'écriture durant plus d'un demi-siècle, je pouvais consentir à laisser finalement quelque dialogue plus ou moins factice débiter en tranches les fragments de ma biographie ! Pourquoi donc, m'étant si longtemps exercé directement par la plume, aussi bien sur les hommes que sur les événements et les idées, à une rigueur inséparable de ma profession de chercheur et d'enseignant, je me serais brusquement autorisé sur moi-même à je ne sais quel laxisme pratiquement aussi peu respectueux du lecteur que de l'auteur ?

Mon refus catégorique et réitéré de me prêter à un tel simulacre entraîne ici naturellement pour corollaire l'obligation de revendiquer d'entrée de jeu la permission de m'expliquer sur ma volonté d'opérer sans assistance et à ma guise.

D'abord, un aveu : celui d'un doute fondamental. Même si, consentant à mes fantaisies mais évidemment partiale, mon éditeur amie Viviane Hamy est persuadée du contraire, je ne suis pas sûr que, sans ou avec intermédiaire entre le lecteur et moi, ma victime de lecteur hypothétique gagnera à s'intéresser un moment à l'histoire du bonhomme que je suis. Du même coup, première précision relative à mes intentions réelles : j'entends essentiellement retenir du bonhomme susdit ce qui, tout en l'engageant certes, ne se ramène pas aux péripéties successives de la vie courante d'un individu entre autres. Le seul motif qui, selon moi, peut justifier qu'on cède à la tentation ou à l'invite d'écrire ses Mémoires, ce n'est sûrement pas quelque complaisance envers soi-même du signataire de ceux-ci qui s'arrogerait ainsi le droit, parce qu'il est lui, d'imposer autoritairement son personnage à l'attention d'autrui. Au contraire, le seul mobile admissible de la démarche en principe autobiographique, c'est, suivant une toute autre optique, l'intérêt d'être vivants et de problèmes réels qui n'ont cessé d'accomplir ou qui ont un moment rencontré une existence singulière et dont l'importance et la portée n'ont pu échapper à l'auteur non moins vivant et réel. Tout simplement, celui-ci se trouvait là à certains moments essentiels et à certaines places privilégiées d'où tel spectacle offert par ses semblables lui donnait d'abord l'impression de pouvoir être enregistré par lui sous un angle juste, mais aussi lui rendait de surcroît impossible de ne pas s'y sentir partie prenante.

Deuxième aveu : celui d'un paradoxe. J'ai toujours voulu écrire des livres, mais ceux que j'ai fini par produire n'ont jamais été ceux dont j'avais rêvé. Qu'il s'agisse entre autres de ma thèse Saint Augustin. L'aventure de la raison et de la grâce¹ ou de mon austère Prosopographie de l'Afrique chrétienne (303-533)², mais aussi de ma participation à Deux Mille Ans de christianisme³ ou à l'Histoire des saints et de la sainteté chrétienne⁴ — c'est-à-dire qu'il s'agisse d'ouvrages très spécialisés ou de haute vulgarisation —, j'ai dû céder chaque fois à des obligations essentiellement professionnelles ou à des engagements inextricablement amicaux qui m'ont entraîné bien au-delà de ce à quoi j'avais cru consentir. Si Dieu me prête vie, la présente entreprise, depuis longtemps envisagée mais jus que-là remise à plus tard, ne saurait échapper à cette règle de l'imprévisible. Comment d'ailleurs pourrait-il en être autrement avec ce genre très spécial de retour sur une vie dont on a quelque raison de pressentir la fin sans pour autant — et pour cause — en détenir la conclusion ?

Troisième et dernier aveu préjudiciel : celui d'une conviction qui, à première vue, semble mal cadrer avec le doute et le paradoxe précédemment confessés. J'en suis en effet arrivé à l'âge où, s'il est difficile d'échapper aux préfaces à rédiger joyeusement pour des livres de disciples d'avenir, il est rigoureusement impensable de se dérober aux nécrologies que la tristesse ressentie ne saurait dispenser d'écrire à la mémoire de collègues et amis disparus. Or, la conviction que je viens d'énoncer en rapport avec mes perplexités touchant mon livre, c'est celle qui fait que, même si ce la devait simplifier la tâche de ceux qui seront commis au soin de ma mémoire, j'admets volontiers que mon éditeur ne pouvait se contenter ici d'une sorte de nécrologie anticipée écrite, si je puis dire, par l'intéressé lui-même. Autrement dit, cette solution une fois écartée, restait pour moi à accepter de me placer en situation ambiguë : d'une part, celle du praticien de la biographie d'autrui, mais qui n'oublie pas pour autant les réserves exprimées plus haut sur l'autobiographie ; d'autre part, celle d'un homme ayant certes vécu longtemps, mais dont on attend justement qu'il donne encore la preuve de n'avoir pas baissé les bras avant l'heure. Inutile donc, pour mes amis comme pour mes adversaires, d'imaginer en avoir fini avec moi.

Après donc ce triple aveu d'embarras passablement contradictoires, le moment me semble venu d'aider inversement le lecteur lui-même à entrer en jeu avec moi. Pour ce faire, j'entends le mettre dans la confiance de ce dont j'ai cru devoir tenir compte pour tenter de sortir moi-même des difficultés rencontrées, et pour l'avertir de ce qu'il est en droit d'attendre de moi, ou éventuellement de ce qu'il peut se sentir en devoir de refuser très précisément d'entrée de jeu.

Je ne serais, par exemple, nullement choqué que, ayant espéré avoir affaire à un écrivain reconnu comme tel, on puisse me récuser dès lors que j'ai pensé devoir annoncer que j'ai

d'abord été et que je reste un universitaire. Aggravant mon cas, je précise de surcroît, et sans complexe, avoir été professionnellement toute ma vie un spécialiste de latin, oui de latin. Voudrais-je d'ailleurs le cacher que je n'y parviendrais pas : mon style écrit est normalement incapable de dissimuler à quel point, par goût d'une autre manière de poésie pure, j'ai aimé, particulièrement pendant dix-sept ans à la Sorbonne, m'identifier avec « Monsieur thème latin ». J'ajouterai, sur ce chapitre, que je trouve particulièrement pitoyable l'attitude de certains collègues en vogue dans les médias : on dirait qu'ils veulent si possible dissimuler qu'ils ne vivent pas de leur plume, mais du traitement modeste et régulier de l'alma mater. Je ne nie certes pas, pour ma part, être agacé de voir mon nom quasi automatiquement précédé du qualificatif de « professeur ». Mais aussi, surtout depuis que « cher professeur » a pu devenir, à la faveur de la guerre d'Algérie, une insulte ironique à notre égard de la part d'un ministre imbécile, je me trouve très honoré de faire partie de la corporation.

Ainsi importait-il pour moi de ne pas omettre de préciser la situation exacte, au premier niveau, de celui qui va assumer le double risque d'être sujet et objet de ce livre. Cela ne signifie pas pour autant que j'en aie fini avec un certain nombre de constats qui me dépassent, mais auxquels je ne puis échapper.

Premier constat : la mémoire de tout homme et de toute femme étant faillible, le genre « Mémoires » est tout naturellement sujet à caution, quelque scrupuleux que puissent s'efforcer d'être les auteurs de ceux-ci. La fréquentation assidue de quelques-uns d'entre eux, fort notables parmi mes contemporains, m'a permis de mesurer presque chaque fois l'importance de la distance entre leur vie vécue et leur vie racontée. Constat brutal qui cependant n'autorise pas à préférer systématiquement le document dûment catalogué au « récit de vie » cher à tels amateurs de l'histoire immédiate. Ainsi, que de fois ai-je été amené, à l'occasion de colloques redoutablement « scientifiques », à entendre « communiquer » de jeunes chercheurs, très souvent fort doués, ayant soigneusement mis en fiche des archives relatives à la Résistance ou à la guerre d'Algérie, c'est-à-dire à deux ensembles d'événements auxquels j'ai été étroitement mêlé ! Du coup, témoin et même souvent acteur à un degré ou à un autre, ne voit-il pas que, avec mes « anciens combattants » de collègues, je me retrouve repoussé plutôt que propulsé par l'âge parmi ceux qui, faute d'être morts à temps, apparaissent comme d'étranges vivants tout à fait déplacés dans ce genre de ruines savamment reconstituées par nos jeunes héritiers. Résultat : nous autres mandarins et vieux chevaux de retour, il nous est encore loisible, puisque décidément nous ne sommes pas encore défunts, de mettre vigoureusement à mal ce type de dissertations prétendues historiques dont la remarquable méthode (au besoin enseignée par nous !) est impuissante à dénicher les irrationnelles fantaisies de l'histoire effectivement vécue par les hommes. Alors quoi ! Que peut-il être sauvé entre la mémoire si facilement en défaut et les faits rescapés de la vie farouchement rebelle à tout enfermement ?